

L'aveugle qui lisait la Torah

Par le professeur Albert Bensoussan



Synagogue libyenne

Ce qu'il y a de bien, en Israël, c'est qu'on n'est jamais très loin de la synagogue, il y en a partout, car, comme disait l'autre, « qu'est-ce qu'il y a comme juifs en Israël ! » Et donc, le minyane ne fait pas problème, comme chez nous et dans les belles provinces françaises. Des kahal, comme s'il en pleuvait, et des synagogues souvent combles. Mais ce qu'il a de mieux, c'est la diversité : on peut prier chez les Russes, et alors là spectacle garanti,

belles voix graves et comprend qui peut : l'hébreu avec l'accent de Kiev ou de Bakou, c'est fou ! On peut aussi préférer telle Beth-HaKnesset où officie ce hazan syrien, qui module la Torah avec autant de charme que les rabbins marocains ou tunisiens – ou même algériens. Ou se laisser griser par le rite yéménite, voire celui de Boukhara chez les Ouzbeks : Israël est le vrai nom (caché) de l'ONU. Moi qui joue les touristes, voilà que

cette fois je suis allé dans une synagogue entièrement peuplée de Libyens. Mais sans le savoir, sauf que leur façon de prier était semblable à la mienne : eh quoi ! l'accent maghrébin ? Alors je m'enquis auprès de ce fidèle du fond, là où je me suis assis, et je ne sais comment j'ai formulé ma question, mais il a compris mon étonnement ; *Ani Lubi*, m'a-t-il répondu. Et voilà, c'était un Lubien, et j'ai compris que, selon lui, il fallait dire comme ça, et qu'il était venu de Lubie – ce pays longtemps dirigé par un satrape excentrique et bouffon, ou disons plein de lubies. Et qui avait particulièrement opprimé et réprimé les juifs, pourtant indigènes de ce pays berbère depuis avant l'époque romaine, aux temps des Phéniciens et des Grecs voici de 24 à 26 siècles, et peut-être plus si l'on prend en compte les enfants perdus de l'errance sinaïque et l'expansion de la domination égyptienne. Et ils furent *Libous* avant d'être arabes.

Les juifs libyens, au temps des indépendances, émigrèrent par vagues successives – Tripoli-Haïfa – et dans les années 50 ils peuplèrent les *maabarot* – ces préfabriqués de fortune pour les nouveaux *olim* – de Netanya, avant de se trouver une place au soleil, notamment dans les mochav et kibboutz de la région : le Sharon. Les derniers à « monter » traversèrent le désert de Tripolitaine – d'où le nom de *Tripolitaim* טריפוליטאים qu'ils se donnaient – dans le sifflement des balles de la guerre des Six

Jours qui avait inoculé la rage au maître de toutes les lubies.

À Netanya donc, capitale du Sharon, il y a bel et bien une synagogue des *Lubi*, des Libyens, dans une petite allée du sderot Binyamine – Rothschild : le nom du baron est gravé sur une grosse pierre au début du boulevard –, large avenue traversant en droite ligne les hauteurs de la ville, avec, comme une raie au milieu, une langue de fleurs, une allée de palmiers et un parterre de gazon où s'ébattent, entre tourterelles et corbeaux, quelques grenouilles et coccinelles en terre cuite – lubie de la maïresse nanomane, Myriam Feirberg. On n'imagine pas, tant cette ville de Netanya est neuve et expansive, avec tous ses gratte-ciel du front de mer, qu'en bout d'avenue et sur la gauche on va retrouver les sables et la terre rouge d'Idumée. Et c'est là qu'en parfait dépaysement, entre quelques touffes d'herbe sauvage et les griffes de plantes épineuses, plus quelques cailloux posés à terre comme galets protecteurs, se dresse un édifice carré aux murs blancs, à deux étages – les femmes sont toujours en tribune, tout là-haut, tout derrière – avec un escalier extérieur protégé par une pergola, plus quelques marches pour atteindre l'entrée, surélevée : la synagogue des Libyens !

La main posée sur la mezouza et poussée la porte en bois massif – qu'elles sont belles, *ma tovou* מה־טובו, tes tentes אוהליך, ô Jacob ! –, c'est une vaste enceinte qui s'ouvre à moi,

avec beaucoup de lumière et de dorures sur l'Arche en bois de cèdre, et des ventilateurs partout, comme il sied sous ces climats. Je cherche une place vide, toujours problématique tant la communauté est multitudinaire, mais il y a, parmi les fauteuils bleus, une main levée pour m'accueillir et me faire signe, et je m'assois près d'un fidèle qui aussitôt, voyant bien que je suis étranger (au kahal), se présente : **אני-לובי** *Ani Lubi*. Était-ce si nécessaire ? Ce sont tous des Libyens ici, aux petits yeux enfoncés qui, malgré la transplantation en cette terre où coulent le lait et le miel, ont gardé prudence et crainte à l'égard du désert. Où le sable traque l'homme, je veux parler du trachome. Et de ces taches sur les yeux.

La Libye fut un pays heureux, ignorant le mauvais œil. Car, comment prendre de l'œil quand celui-ci – ou noir ou vert, mais qui peut le voir ? – est à ce point enfoncé au fond de l'orbite ? Et puis la parole coulait au milieu des sables. *Davar en Midbar* – car en hébreu **דבר** et **מדבר**, ça saute aux yeux ! –, la parole jaillit au désert, même si les prophètes n'ont pas toujours été entendus. La synagogue de Netanya était donc havre de parole, de prière et de recueillement, où nul regard ne se portait sur l'autre, nulle langue contre autrui. On comprend que le désert ait été lieu de miracle. Je ramasse mon talit, qui me va trop grand depuis que j'ai perdu ma taille d'homme, et m'en drape à la façon d'un burnous, n'ignorant pas ce geste archaïque du

nomade qui, pénétrant les dunes, s'emmitoufle dans sa laine, barrant l'accès au chaud comme au froid, et à toutes ces myriades de grains de sable qui pourraient forcer les paupières. C'est Chabbat au matin, et j'arrive au moment même où Moïse a fait franchir la mer Rouge aux Hébreux, et déjà sur l'autre rive voilà qu'ils entonnent le fameux air d'*Az Yachir Moshé* **אז-ישיר-משה** (*Chemot*, 15), et là je vois la foule se lever et entonner joyeusement le chant de grâce tandis que Myriam, la prophétesse, joue du tambourin **התפ** *hatof*. Ils se lèvent et ils sont joyeux car, je l'apprendrai ensuite, sur le bateau qui les emmenait de Tripoli à Haïfa, ces Libyens rescapés, en saluant la mer, avaient justement chanté cet hymne du passage et du salut.

Ici on parle hébreu, et, pour les anciens, on parle même l'arabe, autre belle langue. Mais ce qui me surprend le plus c'est la transmission génétique des caractères acquis au désert, depuis des millénaires. Alors qu'ils sont nés, pour la plupart, sur la plage la plus belle d'Israël avec ses onze kilomètres de sable tendrement recouvert d'eau en Mer du Milieu – *Hayam ha-Tikhon* **הים-התיכון** – qui souvent vous méduse, les jeunes d'ici ont tous cette même tête carrée et rase, sans un poil où accrocher la barrette de la kippa, avec, sous le front et ses saillantes arcades, deux yeux qu'il faut aller chercher au fond des orbites, un regard caché, retiré, presque aveugle. L'un d'eux justement se tient debout

face au rouleau de la Torah, près du rabbin qui appelle chacun à monter au Sefer, et, après chaque bénédiction de l'appelé, le jeune homme s'avance devant les deux blocs du sefer dressés à la verticale, retire le foulard qui cache les lettres sacrées le temps de dire les paroles profanes, et aussitôt clouant ses yeux, dessus, le plus près possible des lignes hébraïques, le voilà cantilant la Torah sur ses *ta'amim* טעמים sans une hésitation, sans même lire vraiment – où sont ses yeux ? –, parcourant à l'aveugle le parchemin. Mais en scandant ce passage initial de *Devarim*, sa voix se brise au verset : « Et dans le désert... Dieu t'a porté... comme un homme – *caasher Yissa Ish* כאשר ישא-איש – porte son fils *et-beno* את-בנו » (1, 31). Ainsi se sent-il aujourd'hui porté par la Torah dont la lumière l'aveugle...

Il fait ainsi deux ou trois lectures, avant de laisser la place au rabbin patenté et rémunéré qui, lui, en a fait son métier et, visiblement, en sue d'abondance. Cet adolescent à la voix fraîche descend alors de la tevah, sans tituber malgré l'absence de vision, et gagne sa place à la seconde travée où son jeune frère l'attend, debout, en révérence et en respect pour son aîné si bien instruit de paracha. Alors le grand frère se penche et, signe qu'il voit malgré tout, remet sur les épaules le talit du petit qui a glissé, et son geste est d'infinie tendresse. Au point de m'émouvoir. Ou est-ce de l'avoir entendu si

bien dire la Torah ? Je regarde ce garçon qui n'a pas de regard et mes yeux s'inondent...

... Une voix me raconte l'épopée : cet Ephraïm n'est autre que le petit-fils du Rav Yaacov de Benghazi – cette grande ville juive qui fait face au rivage des Syrtes –, le célèbre Sofer de Cyrénaïque qui, en ses longues années de vie, écrivit pas moins de soixante-six rouleaux de la Torah et quelque trente-trois meguilot de Pourim. Sauf qu'il en perdit la vue, en sa soixante-dix-huitième année – il avait, n'est-ce pas ? commencé à calligraphier les 304 805 lettres du Livre sitôt passée sa bar-mitsvah –, et voilà qu'il tenait son calame haut dressé, s'appliquant à tracer les dernières lettres de l'ultime mot du Livre. Ce mot, on s'en souviendra, n'est autre que Israël ישראל, à la dernière phrase qui dit de Moïse, mourant dans le baiser de Dieu au mont Nebo d'où il contemple, depuis Moab, la Terre Promise : jamais il ne s'est levé pareil prophète « aux yeux de tout Israël ». Et voilà que Sidi Yaacov qui venait de tracer משה Moshé, en pleurant sur la mort du Prophète, sentit que ce rideau de larmes s'épaississait, que le sel se faisait pus, et voilait définitivement son regard ; à peine eut-il le temps, dans l'effacement du jour, de tracer encore לעיני *le'eny* כל *kol* – « aux yeux de tout... » –, que ses yeux moururent à la vue, à la vie... C'est là qu'intervint son petit-fils, qui se nomme Ephraïm, et de ce fait est son héritier, son plus cher descendant, celui pour lequel, autrefois, Jacob notre Père avait croisé

ses mains, frustré de sa droite le véritable aîné de Joseph, qui était Manassé, pour choisir et bénir pour l'éternité le nom d'Ephraïm. Alors l'enfant qui, depuis tout petit, se tressait aux cuisses de l'aïeul et se tenait bien droit, accroché, encordé à lui, en retenant son souffle pour que la main du scribe ne tremblât pas, se saisit du roseau trempé d'encre, approcha sa petite tête ronde de la peau de chèvre étalée sur la table, aiguisa ses yeux comme pour y chercher le feu qui venait de s'éteindre aux prunelles de Rabbi Yaacov, et traça enfin, en pas moins d'une heure, dessinant à la ronde sans le moindre débordement d'encre, et surtout pas de pâte maléfique, les lettres terminales et triomphantes : **ישראל**.

Et sitôt mis en terre le corps de l'aveugle, toute la maison de Libye, drapée dans ses burnous et ses talits, avec pour seul bagage les rouleaux sacrés, prit le chemin de l'exil. Exil de Libye, certes, mais à rebours, retraçant la geste du peuple hébreu quoique sans l'interminable errance, jusqu'à Erets-Israël. Le petit-fils avait enroulé autour de sa taille le dernier rouleau de son grand-père, celui sur lequel il avait tracé, lui, le jeune Éphraïm, le nom de son ineffable patrie et de sa nouvelle terre.... Et il porta la Torah sur lui comme un fils porte son père... Comme les Hébreux fuyant l'Égypte portèrent le corps embaumé de Joseph qui leur avait dit

en mourant : « Vous emporterez mes ossements **עצמותי** 'atsmotai » (*Berechit*, 50, 25). Malgré tout, le chemin fut long et dura le temps du Récit. Quel récit ? Mais celui-là même que le scribe transcrivit des lèvres de Moïse, la Torah et les cinq temps de son Rouleau, qui, sans discontinuer, se déroula des lèvres d'Ephraïm à l'immense stupéfaction de la tribu judéo-libyenne. Car enfin, cet enfant avançait sur les sables infinis, soutenu par l'espoir d'une montée définitive sur la terre ancestrale, et voilà que sa bouche s'ouvrait tout naturellement, magiquement, pour laisser sortir les sons d'eux-mêmes, dessinant les mots, les versets et la cantillation de toutes les parachiot de l'année. C'était là le nouveau miracle de la traversée du désert : l'héritier et petit-fils du plus célèbre rabbin libyen, le sofer de Benghazi, avait reçu en héritage, en partage au fond des yeux, la lecture totale de la Torah. Oui, le Livre était en lui, faisait corps avec lui, comme si l'enveloppe sacrée dont il avait ceint ses flancs avait laissé passer, par quelque transfusion, les lettres écrites à l'encre de Chine avec un roseau sur un lambeau de peau de chèvre tannée...

C'est alors qu'Ani Lubi, mon voisin, se pencha vers moi et dit :

– Vous savez, ce petit, il n'a aucun mérite, il sait toute la Torah par cœur sans l'avoir jamais apprise !

Albert Bensoussan